La migration des élites. Nouveau concept, anciennes pratiques ?

Nancy L. Green

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3434>

DOI : 10.4000/ccrh.3434

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 avril 2008

Pagination : 107-116

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Nancy L. Green, « La migration des élites. Nouveau concept, anciennes pratiques ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 42 | 2008, mis en ligne le 20 octobre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3434> ; DOI : 10.4000/ccrh.3434

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

La migration des élites. Nouveau concept, anciennes pratiques ?

Nancy L. Green

De la nouveauté en histoire

- 1 Expatriés voire « impatriés »¹. À l'autre bout d'une échelle des migrations, l'homme d'affaire mobile, flexible, portable comme son ordinateur et son téléphone, est devenu une sorte de nouvel héros contemporain. La sociologue Anne-Catherine Wagner fait le constat de sa nouveauté. L'immigration des cadres supérieurs vers la France aurait augmenté de 80 % entre 1982 et 1990. Dans son excellente analyse de ces nouveaux migrants, à l'instar d'Alain Tarrius (et son étude des élites professionnelles dans les quartiers « white and clean » de Londres), ou du récent livre sur les émigrés éthiopiens d'Abye Tasse, Wagner analyse les « nouvelles élites de la mondialisation », dans leurs espaces réservés, les beaux quartiers et les écoles internationales, naviguant entre identités nationales et styles de vie internationaux. Transnationaux à passeports multiples, le phénomène semble se propager aussi vite que le discours sur la globalisation².
- 2 Or, à la fin du XIX^e siècle, Elihu Root, ancien secrétaire d'État américain soulignait lui aussi une nouveauté, l'importance croissante des hommes d'affaires américains à l'étranger. Avec le déclin général de l'exclusivité commerciale et des tarifs au XIX^e siècle, et la facilité croissante des moyens de transport et de communication, Root voyait les prémisses de l'expansion économique américaine. Le phénomène général avait, mis en route de vastes armées de voyageurs qui, à un degré jamais vu auparavant, vont jusqu'aux coins les plus reculés des pays étrangers³.
- 3 Il parlait avec éloquence des énormes transferts de population allant de pair avec une mobilité accrue qui affectaient aussi bien les paysans européens et la circulation de l'argent que les *businessmen* américains. L'abandon généralisé de la doctrine d'allégeance perpétuelle (« si contraire au cours naturel du développement du nouveau monde »)⁴ avait créé « une nouvelle classe de citoyens voyageant ou résidant à l'étranger ».

- 4 Comment donc comprendre la globalisation croissante de la fin du ^{xx}e siècle à la lumière des circulations précédentes ? Les historiens sont les plus circonspects quant aux discours sur la nouveauté. Il s'agit ici de cerner un moment important dans l'expansion de la globalisation étasunienne – la première moitié du ^{xx}e siècle – « par le bas », par les hommes (essentiellement) qui l'ont fait : hommes d'affaires, juristes. C'est-à-dire analyser les individus, l'élite commerciale et financière, qui ont pratiqué et mis en place une mondialisation « nouvelle ». Et de poser la question de leur nouveauté, hier comme aujourd'hui.
- 5 À sa façon, Root louait les débuts de la globalisation américaine. Il observait l'originalité des hommes qui suivaient leurs affaires, et il insistait sur l'importance des relations internationales en ce qui concerne la citoyenneté et la responsabilité de l'État vis-à-vis de ses citoyens à l'étranger. Il reconnaissait, à travers les mouvements accrus d'émigration et d'immigration, la nécessité de passer des accords afin de respecter les citoyens des autres pays et vice-versa.
- 6 D'autres ont remarqué un autre aspect de cette nouveauté au sein même du flux des Américains vers l'Europe, et ceci dès avant la première guerre. En 1914, G. Dallier décrit les Américains à Paris – des deux Amériques, du Nord et du Sud – comme étant très différents de ceux qui les précédaient :
- En dehors d'un petit clan de riches oisifs, [les Américains du début du ^{xx}e siècle étaient désormais] les directeurs et employés d'un grand nombre de compagnies, sociétés, maisons de commerce et manufactures américaines, que l'extension de leurs rapports avec le Continent européen a obligé à ouvrir plusieurs succursales dont la principale se trouve généralement à Paris⁵.
- 7 L'ère des seuls rentiers était révolue. L'objet même du voyage et de la résidence à Paris avait changé. La Chambre de commerce américain, fondée en 1894, en est un témoin puissant. Créée pour fédérer les forces des hommes d'affaires américains à Paris (puis pour toute la France), elle analysait à son tour ce mouvement.
- Aussi longtemps que Paris n'était qu'un centre purement artistique pour nos compatriotes, la formation d'une telle chambre ne venait pas à l'esprit. Ce n'était qu'avec l'arrivée en nombre d'hommes de commerce [*commercial gentlemen*] de l'Amérique et de la croissance du volume des affaires qui en résulta que le caractère de la colonie américaine s'est changé, les besoins des affaires devançant les dispositifs du plaisir »⁶.
- 8 Selon les recensements français, le nombre d'Américains en France croissait de 6.200 en 1901 à 18.000 en 1926 (diminuant ensuite à cause de la Crise)⁷. Comme l'a noté Dallier:
- Ils se mêlent à notre société, font peu de politique et se retrouvent entre nationaux dans les établissements des quartiers de l'Étoile et de l'Opéra.
- 9 Des étrangers parfaits, en somme.
- 10 Qu'est-ce qu'il y a de neuf dans ce phénomène ? Avec un autre rapport au temps, les historiens plaident pour l'antériorité grâce à une perspective comparative temporelle. Fernand Braudel avant la lettre, comme Jacques Le Goff plus récemment, ont répondu aux discours sur la globalisation contemporaine en soulignant l'importance des échanges internationaux depuis le Moyen Âge. L'histoire des marchands castillans aux ^{xv}-^{xvi}e siècles, toute l'histoire du colonialisme, de ses administrateurs et de ses pratiquants « ordinaires » de l'après-conquête sont un précédent éclatant⁸. Négociants et banquiers n'ont pas attendu le capitalisme tardif du ^{xx}e siècle pour explorer les marchés au-delà d'un seul pays ou région⁹.

- 11 La question qui se pose au sujet d'une prétendue « nouveauté » des migrations d'élites devrait comporter deux volets : sa perception par les acteurs et sa « découverte » par les chercheurs. À cela on peut y ajouter des archives nouvelles. À l'origine de cette enquête sur les hommes d'affaires américains, praticiens d'une internationalisation d'entreprises, est la découverte d'un fond d'archives, celui d'un cabinet international d'affaires qui remonte au début du siècle. Source formidable pour l'histoire économique et sociale du ^{xx}^e siècle, ses registres et ses archives montrent l'implantation d'International Harvester ou des savons Palmolive en France avant la Première Guerre mondiale et nous amènent à ré-interroger la première globalisation du ^{xx}^e siècle, celle qui remonte à 1900¹⁰. Interroger celle-ci, vue d'en bas, à travers les hommes qui l'ont faite, implique oublier pour l'instant (mais pas tout à fait) les Américains à Paris les plus connus, ceux de la Rive gauche, littéraires et artistes. Il s'agit d'enquêter sur la Rive droite et sur ces autres Américains à Paris, dans leur ghetto doré du ^{xvi}^e arrondissement, entre 1880 et 1940.
- 12 La nouveauté est une réinvention constante, et la recherche historique appelle souvent à la modestie des découvertes. Les commis-voyageurs de la fin du ^{xx}^e siècle sont-ils si différents de leurs prédécesseurs, avions *versus* paquebots mis à part ? En insistant sur leur nouveauté, les acteurs contemporains réinventent une histoire économique déjà ancienne. Si l'historien est sceptique, Wagner ou Tarrius aujourd'hui, Root et Dallier hier sont néanmoins des indicateurs de perceptions que nous ne pouvons négliger.

De la nouveauté historiographique

- 13 La nouveauté n'est-elle pas parfois aussi le leurre d'un champ historiographique ou disciplinaire ? Sociologues et anthropologues redécouvrent le passé, disent les historiens ; vous ne reconnaissez pas la nouveauté, répliquent ces scrutateurs du présent. Or, même chez les historiens, les époques se croisent (et ne se parlent pas assez), chacun plaidant pour son antériorité. Nous partons chacun d'une « discussion » au sein d'un champ historiographique. En sommes-nous ensuite prisonniers ? La nouveauté d'un champ peut être la banalité d'un autre.
- 14 Évoquer la circulation contemporaine des hommes d'affaires à l'ombre de Braudel, des économistes voire des historiens du colonialisme ou des banquiers d'antan lie le présent au passé. Or, parler aujourd'hui de la migration des élites aux historiens des migrations ouvrières est effectivement une nouveauté¹¹. Un débat s'est déjà engagé chez les historiens des migrations du travail. Les flux contemporains sont-ils *sui generis* ou sont-ils des variantes sur les pratiques anciennes, en moins saisonnières et en plus lointaines ? Charles Tilly, Yves Lequin, Leslie Page Moch, et plus récemment Daniel Roche, ont remis en cause l'idée selon laquelle, les paysans ont attendu les usines pour quitter leurs terres d'origine¹². Les historiens intègrent, au fond, une notion relative de distance : 20 kms n'ont pas la même signification au ^{xviii}^e siècle qu'au ^{xx}^e. Dirk Hoerder y concourt en publiant son majestueux *Cultures in Contact*, retraçant mille ans de flux migratoires – de distance variable – à travers le globe. En même temps, historiens et sociologues de la seule immigration américaine s'interrogent sur la spécificité ou non de la dernière vague d'arrivants : hispaniques et asiatiques d'aujourd'hui, Juifs et Italiens d'antan, même parcours ? Oui disent les historiens sensibles aux similitudes, non répondent les sociologues attentifs à la spécificité contemporaine¹³.
- 15 Pour s'en tenir aux migrations d'élites, de la circulation des étudiants au Moyen Âge aux voyageurs et marchands de Braudel, des familles monarchiques de l'Époque moderne aux

Juifs de cour ou à la famille Rothschild, des aventuriers et administrateurs coloniaux aux « jet-setters » du XX^e siècle, il serait vain d'imaginer que la circulation des élites n'a pas toujours existé. Réfléchir sur une catégorie implique donc les comparaisons temporelles et spatiales de termes. Marc Bloch nous a mis en garde : les homonymies et les hétéronymies peuvent nous induire en erreur¹⁴. Les mots similaires peuvent recouvrir les expériences différentes. Les termes différents peuvent cacher des éléments similaires. Entre colons d'hier et hommes d'affaires d'aujourd'hui y a-t-il des équivalences (abusives ou idéologiques) ? Or, le terme « colonie américaine », (comme « colonie italienne »...) a eu la vie longue¹⁵. Sont-ils tous des migrants pour autant ?

- 16 Si la migration des élites n'est peut-être pas si neuve que l'on imagine aujourd'hui (ou, tout au moins, nous force à expliciter ce qu'il y a de nouveau dans sa forme actuelle), elle permet toutefois de re-poser la question du rapport entre migrations et classes sociales. Le champ de l'histoire sociale de l'immigration s'est développé aux États-Unis comme en France, depuis les années 1970, à partir de l'histoire ouvrière. Il importait de montrer la diversité d'origine au sein de la classe ouvrière, de rendre hommage à ceux venus d'ailleurs pour aider à la construction de la nation. L'historiographie de l'immigration s'est bâtie ensuite sur une coïncidence implicite sinon explicite entre classe et ethnicité (avant de glisser de l'économique au culturel). Elle s'est construite autour de l'image (toujours présente, toujours pertinente) du travailleur immigré, imaginé surtout comme un homme, jeune, travaillant à l'usine voire aux champs. Elle s'est ouverte lentement aux femmes, aux petits ateliers de la sous-traitance, aux services d'aujourd'hui... et plus lentement encore peut-être à la différenciation interne aux groupes immigrés : notaires et petits notables, présidents d'associations de gens du pays, intermédiaires auprès des autorités, etc. Analyser les tensions, y compris de classes sociales, *au sein* des groupes, reste à faire, tout comme une histoire de la différenciation sociale au sein des flux migratoires¹⁶. Or, les élites organiques produites à travers l'émigration ne sont pas la même chose que la migration des élites. Que ce soit étudiants, entrepreneurs, sportifs, scientifiques¹⁷, hommes d'affaires, retraités ou riches dames de la bourgeoisie du Nouveau Monde venues se marier à la noblesse appauvrie de la Vieille Europe, la circulation des hommes et des femmes des classes aisées interpellent la construction du champs historiographique. Il ne s'agit pas de remplacer une histoire de l'immigration ouvrière par celle d'une seule histoire des élites migratrices mais de voir en quoi cette dernière interroge la conceptualisation même du terme « migrant ».

Les mots de l'émigration aisée

- 17 Migration d'un autre type, travail d'un autre type – des professions et des services – l'on ne peut pas intégrer telles quelles ces élites dans une histoire de l'immigration. Les mots nous limitent. En France, surtout, le terme « immigré » est presque une injure, fortement lié à une altérité de classe ainsi qu'une origine culturelle, voire religieuse. En outre, le terme est récusé par les intéressés eux-mêmes, les Américains à l'étranger. Que faire donc avec des « immigrés » bien blancs, bourgeois, avec une culture relativement proche des autochtones ?
- 18 Le terme « expatrié » est le terme de choix pour désigner ce groupe aujourd'hui, mais seulement grâce à une évolution radicale de sens. D'une définition juridique qui implique la perte de la citoyenneté, il est devenu un terme lié aux hommes d'affaires dynamiques, exerçant à l'étranger, souvent avec des avantages fiscaux¹⁸. Le terme expatrié situe l'individu par rapport à son pays d'origine. « Impatrié », vu de la France, renverse le

regard (et double les avantages fiscaux). Dans les deux cas, donc, les termes se réfèrent à un encouragement de la circulation du capital faite par les agents eux-mêmes. Exporter et importer les hommes d'affaires avec leurs affaires, cela s'appelle aussi « l'immigration caviar »¹⁹. Jacqueline Lindenfeld et Gabrielle Varro préfèrent le terme « immigrés fortunés » (« *fortunate immigrants* »)²⁰.

- 19 Si le terme « immigrant » pose problème, pourquoi ne pas parler de circulation ? L'histoire des migrations, qui nous a beaucoup appris sur le mouvement des travailleurs, ne doit pas être insensible à l'installation des gens d'affaires pour promouvoir cette autre circulation qui est celle du capital. L'exercice du pouvoir – économique ou politique – peut se faire à distance, comme Yves Cohen le montre. La globalisation s'effectue à travers de multiples moyens : transports et communications, lettres envoyées par bateaux hier, par courriels aujourd'hui, et par des représentants autochtones embauchés sur place. Elle s'effectue aussi par des agents mobiles, prêts à voyager pour suivre leurs affaires ou les devancer. Nous pouvons y voir une tension essentielle au sein du travail de la globalisation : commande sur place ou à distance ? Avec quels intermédiaires ? Tantôt les firmes américaines croient à la délégation, tantôt elles ne jurent que par leurs propres moyens et agents. Ceci renvoie à une tension plus générale entre standardisation et flexibilité, reproduction d'un modèle unique ou variations sur le thème. Investir à l'étranger peut se faire par délégation, mais une bonne implantation du capital vaut souvent le voyage.
- 20 La question des élites migratrices pose au fond une question qui rebondit sur toute l'histoire des migrations. Qu'est-ce que veut dire migrer ? De quelle durée s'agit-il ? Repenser les migrations ces dernières années a impliqué un travail sur la conceptualisation de la directionnalité et de la durée. L'idée forte d'un déplacement linéaire et permanent, voué à l'installation, est prisonnière du paradigme de l'assimilation. Or, mobilités, même à l'époque du bateau à voile, et a fortiori avec la rapidité inouïe des bateaux à vapeurs – *seulement* dix jours pour traverser l'Atlantique au lieu d'un mois – étaient multiples. Même les migrants modestes ne restaient plus en place. Allers-retours nombreux voire retours définitifs font désormais partie de l'histoire « classique » de l'immigration de masse.
- 21 Penser une « migration des élites » insère cette histoire dans le champ de l'histoire des migrations tout en se plaçant à ses marges, marges qui interpellent le champ lui-même. Pratiquant une mobilité accrue, les gens d'affaires représentent un extrême sur l'échelle des mouvements migratoires. Trop riches, ils se situeraient également aux marges économiques du champ par rapport à la définition initiale. Les migrants aisés seraient également en marge d'une définition culturaliste de l'immigré puisque souvent trop proches des autochtones ou, en tout cas, grâce à leur proximité sociale, non perçus comme problématiques. Tous ces critères nous renvoient aux délimitations implicites du champ des études migratoires qui ont fait fleurir une riche littérature consacrée à l'immigration ouvrière. Il ne s'agit pas de mettre celle-ci en cause mais de voir dans quelle mesure d'autres catégories sociales qui migrent, intègrent ou non certains éléments de la problématique migratoire. Construction d'organisations communautaires, pratiques linguistiques voire vestimentaires ou alimentaires désignent aussi comme « Autres » les migrants fortunés, quoique privilégiés. En même temps, ces derniers nous amènent à réfléchir sur les catégories de mobilité et de différenciation sociale qui étaient aussi le lot des migrations ouvrières.

- 22 Cela dit, la mobilité accrue des élites n'en fait pas forcément des voyageurs ou des touristes. La colonie américaine était perçue comme une entité ancrée dans la ville, un observateur distinguant clairement les personnes résidant cinq à dix ans à Paris et faisant ainsi partie de la colonie « permanente » des « floating elements »²¹ du même groupe. Comme les *Directories of Americans in France* (1925-1940) l'attestent, les Américains restent, reviennent, changent d'adresse, partent dans le Midi, retournent aux États-Unis et reviennent aux mêmes adresses à Paris. Il s'agit d'une *installation* marquée par les *allers-retours* incessants, avec des longs séjours répétés dans les mêmes hôtels résidentiels (haut de gamme) ou appartements de luxe. Même si nous n'excluons pas le mot « circulation » pour comprendre ces mouvements, le terme « migration » est volontairement plus fort et correspond mieux à une population qui reste longtemps, parfois pour toujours, créant, tels les Haviland, de véritables dynasties dans le pays d'accueil.

Changes et homogénéisation

- 23 Quels sont les effets de ce mouvement d'hommes, qui d'un flux « nouveau » au début du xx^e siècle devient une véritable vague déferlante après le Plan Marshall ? La circulation du capital et des biens n'a pas besoin d'une circulation des hommes²². Mais celle-ci aide celle-là. Dans quelle mesure les hommes (et leurs familles) qui suivent ou accompagnent leurs affaires, accentuent-ils une internationalisation des modes et des cultures ? Est-ce, comme l'espérait certains fiscalistes et législateurs américains, un moyen de propager le modèle américain, œuvrant ainsi, à l'opposé de leurs compatriotes écrivains et artistes, venus, eux, en Europe à la recherche d'un autre modèle culturel ?
- 24 Les Américains à Paris de la première moitié du xx^e siècle peuvent être décrits comme un groupe d'immigrés « ordinaires » dans la mesure où, pour une part importante de leurs activités, ils restent entre eux, créant clubs et associations et toute la panoplie d'une « communauté » en devenir (qui fait tant peur quand il s'agit d'autres « Autres », mais pas des élites). Comme toute colonie/commu-nauté « immigrée », les Américains dans la capitale française ont créé à la fois églises, bibliothèque, clubs de sport, amicales des anciens, et même un hôpital²³. Il y avait les clubs des diplômés de Amherst College, de l'Université Columbia, de l'Université Cornell, de l'Université Harvard, de Princeton, et de Yale, déjà, mais aussi un cercle de dentistes et une association d'automobilistes dès les années vingt. La construction des deux églises néo-gothiques qui trônent encore aujourd'hui, l'American Church sur le quai d'Orsay et l'American Cathedral de l'avenue George V, datent du tournant du xx^e siècle (l'origine de leurs congrégations remontant au milieu du xix^e siècle). Les Américains à Paris se sont affichés comme tels, pour le meilleur et pour le pire, quand, par exemple, les résidents permanents ont dû se distinguer nettement des visiteurs temporaires au moment des émeutes contre les touristes américains en 1927²⁴.
- 25 Si l'on s'inquiète beaucoup de l'assimilation des immigrés pauvres, on délaisse en général les gens fortunés venus d'ailleurs. Véhiculant voire vendant leurs propres produits culturels, les expatriés d'aujourd'hui comme hier forment-ils une catégorie à part ? Poser la question renvoie plus généralement à l'histoire des migrations et à la manière dont le migrant a en effet été construit en fonction de sa classe sociale. Différences de revenus, différences de rapports de force (culturels) ont infléchi la construction de l'image de l'étranger.

- 26 Les hommes d'affaires américains font partie d'une longue histoire des circulations et de la migration des biens. Certes, une des nouveautés du début du xx^e siècle est l'arrivée de nouveaux acteurs, mais sur une scène d'activité qui n'est pas inédite. Des ex-Européens de retour au Vieux continent, avec des méthodes et des marchandises américaines annoncent autant qu'ils l'incarnent : le début d'un « siècle américain », contesté depuis.

NOTES

1. Expatriés vus du pays d'accueil.
2. Anne-Catherine Wagner, *Les nouvelles élites de la mondialisation : Une immigration dorée en France*, Paris, PUF, 1998 ; Alain Tarrius, *Les fourmis d'Europe : Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, L'Harmattan, 1992 ; Abye Tasse, *Parcours d'Éthiopiens en France et aux États-Unis. De nouvelles formes de migrations*, Paris, L'Harmattan, 2004. Voir également Aihwa Ong, *Flexible Citizenship: The Cultural Logics of Transnationality*, Durham, Duke University Press, 1999.
3. Elihu Root, « The Basis of Protection to Citizens Residing Abroad », *American Journal of International Law*, vol. 4, 1910, p. 517-528, p. 517.
4. Elihu Root, *op. cit.*, p. 518.
5. G. Dallier, *La Police des étrangers à Paris*, Paris, Arthur Rousseau, 1914, p. 86-87.
6. American Chamber of Commerce, Second Annual Meeting, 25 nov 1896, cité dans Nicole Fouché, « L'American Chamber of Commerce of Paris (1894-1919) est-elle aussi une institution ethnique ? » *Bulletin du CENA-EHESS*, n° 5, février 1999, p. 64 et p. 11 du tapuscrit.
7. Direction de la Statistique générale, *Les naturalisations en France (1870-1940)* [Études démographiques n°3], Paris, Imprimerie nationale, 1942, p. 77.
8. Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, t. 2, *Les Jeux de l'échange*, Paris, Armand Colin, 1979 ; Jacques Le Goff, « Heurs et malheurs des mondialisations », *Le Monde*, 16 novembre 2001 ; Hilario Casado dans ce volume ; Marc Ferro, *Histoire des colonisations*, Paris, Seuil, 1994 ; William B. Cohen, *Empereurs sans sceptre. Histoire des administrateurs de la France Outre-mer et de l'École coloniale*, [1971], Paris, Éditions Berger-Levrault, 1973 ; Jean-Paul Zúñiga, *Espagnols d'Outre-mer*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2002.
9. Daniel Roche, *Humeurs vagabondes, De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 286-294 ; Louis Bergeron, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*, Paris, EHESS et Mouton, 1978, chaps. 2 et 3 ; Yves Lequin (dir.), *La mosaïque France : histoire des étrangers et de l'immigration*, Paris, Larousse, 1988, chap. 9.
10. Il s'agit des archives des Law Offices of S. G. Archibald.
11. Il pourrait croiser d'autres thèmes, à travers l'histoire des réfugiés, des scientifiques (la fuite des cerveaux), ou plus récemment, des sportifs, voire des retraités qui migrent.
12. Charles Tilly, « Migration in Modern European History », in William McNeill et Ruth Adams (dirs.), *Human Migration*, Bloomington, Indiana University Press, 1978, p. 48-72 ; *La mosaïque France*, Yves Lequin (éd.), Paris, Larousse DL, 1988 ; Leslie Page Moch, *Moving Europeans, Migration in Western Europe Since 1650*, Bloomington, Indiana University Press, 1992 ; Daniel Roche, *Humeurs vagabondes [...]*, *op. cit.* Cf. Gérard Noiriel, *Le creuset français : Histoire de l'immigration XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1988.
13. Dirk Hoerder, *Cultures in Contact : World Migrations in the Second Millennium*, Durham, Duke University Press, 2002 ; Nancy Foner, *From Ellis Island to JFK : New York's Two Great Waves of*

Immigration, New Haven, Yale University Press, 2000 ; Nancy L. Green, « Terms and Concepts, Then and Now », *European Science Foundation Workshop Report*, « Immigration and the Construction of Identities in Contemporary Europe », Wassenaar, NIAS, 2002, p. 40-44 ; Ewa Morawska, « Immigrants, Transnationalism, and Ethnicization : A Comparison of This Great Wave and the Last », in *E Pluribus Unum ?*, John Mollenkopf et Gary Gerstle (dirs.), New York, Russell Sage Foundation, 2002, p. 175-212 ; David A. Gerber, « Theories and Lives : Transnationalism and the Conceptualization of International Migrations to the United States », *IMIS-Beiträge*, 15, 2000, p. 31-53.

14. Marc Bloch, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes » [1928], in *Mélanges historiques*, vol. 1, Paris, Éditions de l'EHESS, 1983, p. 16-40.

15. Nancy L. Green et al., « Colonies d'ailleurs et colonies d'ici », à paraître in *Hommes et Migrations*, 2008.

16. Voir Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002. Sur la différenciation sociale au sein des groupes immigrés, voir, par exemple, Pierre Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 1981, vol. I, p. 255-258 ; « Les catégories aisées de l'émigration italienne » ; John Bodnar, *The Transplanted : A History of Immigrants in Urban America*, Bloomington, Indiana University Press, 1987. Sur les entrepreneurs ethniques, voir Roger Waldinger, Howard Aldrich et Robin Ward (dirs.), *Ethnic Entrepreneurs, Immigrant Business in Industrial Societies*, Newbury Park, California, Sage Press, 1990 ; et la thèse récente de Claire Zalc, « Immigrants et indépendants. Parcours et contraintes. Les petits entrepreneurs étrangers dans le département de la Seine (1919-1939) », doctorat, EHESS-Paris, 2002.

17. Charles Halary, *Les Exilés du savoir, Les migrations scientifiques internationales et leurs mobiles*, Paris, L'Harmattan, 1994.

18. Nancy L. Green, « Expatriation/Expatriates/Expats, The American Transformation of a Concept », à paraître ; Nancy L. Green et François Weil (dirs.), *Citoyenneté et Émigration: les politiques du départ*, Paris, Édition EHESS, 2006 ; Nancy L. Green, « The Politics of Exit : Reversing the Immigration Paradigm », *The Journal of Modern History*, vol. 77, n° 2, 2005, p. 263-290.

19. « À Londres, "l'immigration caviar" qui investit dans le football et l'immobilier, s'inquiète », *Le Monde*, 31 octobre 2003.

20. Jacqueline Lindenfeld et Gabrielle Varro, « Language maintenance among "Fortunate Immigrants" : The French in the United States and Americans in France », *International Journal of the Sociology of Language*, vol. 189, 2008, p. 115-131.

21. Albert Sutcliffe, *The Americans in Paris 1887*, Paris, Printed for the author and editor, 1887, p. 62.

22. Saskia Sassen, *The Mobility of Labor and Capital*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

23. Nicole Fouché, *Le Mouvement perpétuel : Histoire de l'Hôpital Américain de Paris des origines à nos jours*, Paris, Erès, 1992 ; id., « Note de recherche : les Américains en France, 1919-1939 : un objet d'étude pour les historiens de l'immigration ? », *Revue européenne des Migrations Internationales*, vol. 14, n° 3, 1998, p. 159-170.

24. Harvey Levenstein, *Seductive Journey : American Tourists in France from Jefferson to the Jazz Age*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 257, 269-73 ; cf. Ralph Schor, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, p. 161-164.

AUTEUR

NANCY L. GREEN

EHESS/CRH